

## *Aragon nihiliste*<sup>1</sup>

Le problème métaphysique avait été escamoté par le christianisme durant vingt siècles, mais voici que l'écroulement religieux le ramène au premier plan. Il faut ou sauter l'obstacle ou se condamner à crever dessus. Seuls, les imbéciles ou les hommes, pourvus d'un instinct très sûr qui les lance dans la vie comme

---

<sup>1</sup> Article publié dans le numéro du 11 août 1928 de *Monde*. Le militant Marc Bernard avait pris quelque distance avec le PCF peu avant 1927, année où Aragon, lui, le rejoignait. Il vouait à ce dernier une hostilité qui dépassait de loin le seul cadre littéraire. La figure de l'intellectuel bourgeois engagé était suspecte aux yeux de l'indomptable autodidacte nîmois qui révéla avant 1917, sur le terrain ouvrier même, ses premiers espoirs révolutionnaires.

Marc Bernard réitérera ses critiques dans l'édition du 22 juin 1929 de *Monde* : «*Nous sommes quelques-uns qui reconnaissons devoir beaucoup à Lautréamont, Rimbaud, Apollinaire, et absolument rien, que notre mépris, à ces littérateurs infatués d'eux-mêmes qu'on appelle Aragon et Breton*». Une haine d'autant plus vive qu'elle était réciproque. Breton et les surréalistes ayant rejoint le Parti communiste n'appréciaient guère le «*retardataire*» Barbusse et, de fait, la ligne que celui-ci défendait à *Monde*. Ils luttèrent

des projectiles, peuvent franchir avec le sourire la passe dangereuse. Pour les autres, et surtout pour poètes et Cie, qui sont prédestinés par une sensibilité acérée à souffrir davantage – leur imagination s'élançant vers l'inconnu pour lui prêter mille visages effrayants et désespérés – le précipice demeure béant. Ceux qui comparent cette angoisse à une sorte d'opium, qui l'assimile à un vice dont on souffre mais dans lequel on se complaît néanmoins, font fausse route. Il y a là, avant tout, une question de perspective. Il nous est impossible de ne pas voir le paysage qui vient s'encadrer dans la portière ; nous avons beau tourner les yeux vers le signal d'alarme ou les banquettes, une force invincible ramène notre regard contre la vitre.

---

farouchement contre, jusqu'à Kharkov où se tint en novembre 1930 le second congrès international des écrivains révolutionnaires auquel participèrent Aragon et Sadoul. Dans un numéro de décembre 1929 de la *Révolution surréaliste* Aragon qualifia Monde « d'ordure confusionnelle ». Mais les dissensions des surréalistes avec « le vieil emmerdeur bien connu » (Breton, 1926) dataient de *Clarté*. Un journal fondé par Barbusse en 1919 et qu'il dut quitter en 1924 sous l'assaut notamment des surréalistes qui attaquèrent – via le pamphlet *Un cadavre* – son ami Anatole France tout juste disparu (« *Il ne faut plus que mort cet homme fasse de la poussière* », Breton, 1924). Marc Bernard ne partagea au sein du groupe surréaliste qu'une seule amitié, celle de Philippe Soupault.

Cette inquiétude est-elle plus justifiée que la sérénité des vingt siècles précédents? Pas le moins du monde, mais elle existe et cela suffit pour qu'on en tienne compte. De longtemps, je crois, les hommes ne pourront s'arracher à cette contemplation. Déjà, des indices de plus en plus nombreux nous signalent qu'elle se vulgarise, qu'elle se répand à une vitesse d'épidémie. Il serait stupide et maladroit de se crever les yeux et le tympan.

Aragon, et c'est ce qui donne à son attitude un intérêt général, n'est pas un cas isolé; des milliers de jeunes gens qui n'écrivent pas ont les mêmes préoccupations; s'ils ne les répandent pas à des milliers d'exemplaires, elles n'en existent pas moins. Car nous voici arrivés à cette période tragique du nihilisme que Nietzsche avait prévue d'une façon prophétique (1° les faibles s'y brisent; 2° les forts détruisent ce qui ne se brise pas; 3° les plus forts surmontent les valeurs qui jugent). Aragon paraît appartenir à la première catégorie. Son instinct étant trop faible pour le jeter vers un but qui lui paraisse valoir la peine d'agir, il se contente de tourner sans arrêt autour des mêmes questions, insolubles actuellement; lorsqu'il agit c'est d'une façon pure-

ment négative – à la manière nihiliste – il détruit sans avoir la force et le courage de reconstruire. Il voit bien ce qui le meurtrit, mais il est incapable de se soustraire à cette souffrance en s'assignant une tâche qui l'oblige à la surmonter, à se vaincre lui-même. Aveuglé par la lumière trop vive qu'il s'obstine à fixer, ses yeux éblouis ne découvrent rien, lorsqu'ils se posent sur la cité, qui vaille un effort continu.

Ce pessimisme est vieux comme le monde. Pyrrhon, le plus célèbre des sceptiques grecs, avait poussé cette idée jusqu'à ses conclusions extrêmes, il y a plus de deux mille ans, en déclarant que ces deux états : vivre ou mourir, n'avaient pas plus d'importance l'un que l'autre. Pascal ne l'avait surmontée qu'en se raccrochant avec un désespoir de naufragé au catholicisme. Un seul homme, de nos jours, Nietzsche, a osé aborder le problème avec la patience et l'objectivité d'un savant. On sait ce que cela lui a coûté.

Le surréalisme qui pouvait être une source d'énergie est devenu, par la faiblesse congénitale de la plupart de ses adeptes, une rêverie morbide. Désagrégeant l'univers au profit du monde intérieur, exagérant encore le désé-

quilibre énorme qui existe entre le moi et le reste du monde, il était bien fait, on le conçoit, pour ruiner des santés chancelantes. Il exigeait de la part de ses adhérents une grande force morale qui puisse leur permettre d'envisager sans terreur la part d'incertitude que comporte la destinée humaine, une sorte de dédain pour le néant, une façon de voir la vie sous un angle de merveilleux qui pouvait donner à tous les mouvements une très grande légèreté. Peu d'entre eux ont été à la hauteur de la tâche. Aragon moins que tout autre. Le Surréalisme a été réduit par la faiblardise de certains à une pauvre petite chose. Et nous nous trouvons maintenant en présence du commandement épurateur : « Que les faibles disparaissent ! » cet ordre barbare en apparence est très humain en réalité. Il faut, en effet, choisir entre l'une ou l'autre des deux seules solutions qui nous sont offertes mais, si nous nous décidons à poursuivre l'expérience, que ce ne soit pas par lâcheté, ne passons pas notre existence à nous lamenter sur la situation qui nous est faite, à gémir inutilement sur notre sort d'hommes auquel, en définitive, notre volonté seule nous rattache, n'essayons pas de briser, à force de pessimisme, les jeunes

énergies. Qu'on le veuille ou non, consentir à vivre alors que personne ne vous demande de rester, alors qu'il est si facile de disparaître, c'est se ranger du côté de la vie, c'est l'approuver et la justifier triomphalement. Il ne suffit pas, comme le fait Aragon, de prévoir l'objection et de l'étaler largement pour la réfuter. Le procédé est commun, c'est une finasserie d'avocat, une misérable ficelle de rhétorique.

Ce désespoir, lorsqu'il se prolonge, sert à faire un tri parmi les individus. Les buts à poursuivre dans le domaine social sont assez importants, assez nombreux, la lutte de classes est assez violente, elle exige de la part de ceux qui l'admettent une dépense d'énergie, de volonté, de courage assez grande pour qu'on puisse y déverser toute sa colère plutôt que de perdre du temps à pisser sur les nuages. Tant pis pour ceux qui ne le comprennent pas.

L'écriture ne sert à Aragon qu'à livrer libre cours à ce désespoir enragé, particulièrement dans son dernier livre le *Traité du style*. Il ne perd pas son temps à noter des histoires, il établit un palmarès et il voue au mépris universel « les petits crabes » selon son expres-

sion, qui s'attardent à le faire. La bourriche contient une quarantaine de noms. Tous ceux qui ne se plantent pas comme lui devant l'obstacle infranchissable, tous ceux qui s'efforcent de le contourner ou feignent de ne pas le voir l'exaspèrent. Il est évident que le verbiage devient fort à la mode, que de nombreux écrivains s'enlisent dans le marais littéraire. Aragon, dissimulé dans les joncs, sa grosse caisse à portée de la main, les surveille nuit et jour pour les signaler à la vindicte publique. Le *Traité du style* rappelle souvent la manière de Léon Bloy, mais alors que la foi catholique conférait aux écrits du pamphlétaire mystique une certaine unité, Aragon, lui, mêle trop de dilettantisme à ses tendances révolutionnaires pour cogner avec méthode. On a l'impression qu'il frappe un peu au hasard, selon son humeur de l'heure. S'il n'apporte pas grand-chose quant au fond, Aragon bouleverse avec volupté certaines règles de bienséance du jeu littéraire. En général, il s'embarrasse fort peu d'argumentation, l'injure à ses yeux la remplace avantageusement. Il s'efforce moins de convaincre que de ridiculiser. Visiblement, il prend un plaisir sans borne à frapper dans le tas. Bien des passages de son livre sont

d'ailleurs assez « valise vide »<sup>2</sup>. Cela sonne parfois terriblement le creux, mais pour ceux qui aiment le genre pamphlétaire et le gueulement des baraques de lutteur, le *Traité du style* ne manque pas d'intérêt.

---

<sup>2</sup> « Un tel est drôle, celui-ci n'est pas drôle... Celui-là voudrait être drôle », etc. (note de Marc Bernard).



## *Prix littéraires*<sup>1</sup>

Dans certaines villes et villages du Midi, avant la guerre, on jouait au *jo de la sartan* ou jeu de la poêle. Les organisateurs des fêtes prenaient la pièce de dix la plus mince, la plus usée qu'ils pussent trouver et ils la collaient, à l'aide d'une boule de poix, sur le cul d'une poêle terriblement fumée. Ensuite, ils suspendaient l'ustensile au bout d'une corde et toute la marmaille du quartier, nez morveux, chaussettes tombantes, venait exercer sa patience et son adresse. On liait derrière son dos les mains du compétiteur et il partait à l'assaut de la pièce, encouragé par les rires des spectateurs qui formaient la haie.

Une année je décidai de me mettre sur les rangs. Refoulant ma honte, je me laissai attacher les bras et je m'élançai bravement à la rencontre de la fortune. Mais hélas ! la tâche

---

<sup>1</sup> Ce « conseil » de Marc Bernard a été publié dans *Monde* le 17 novembre 1928.

était malaisée. En vain m'efforçais-je de serrer entre mes dents le mince liseré d'argent, la poêle diabolique, suspendue dans le vide, reculait à mesure que je la poussais du nez et la maudite pièce tenait aussi ferme au disque de métal que si elle en eût été partie intégrante. Barbouillé de suie, sombre comme un nègre, le cœur ulcéré par ce supplice de Tantale, j'abandonnai finalement la partie et fuyant les raileries des badauds j'allai recevoir de la main maternelle la trempe que j'avais méritée.

– Imbécile, me disait ma mère, tout en cognant vigoureusement, tu ne comprends pas que ces gens-là se moquent de toi? Je ne veux pas que tu serves de pitre à cette bande d'imbéciles!

Mais dès que j'eus retrouvé le gros de ma blancheur, je me hâtai de retourner sur le lieu du tournoi pour prendre ma revanche. Je me réservai pour le prix de la plus laide grimace. Lorsque mon tour arriva, en un clin d'œil, je tombai ma culotte et je montrai mon derrière à l'assemblée stupéfaite. La première indignation passée, un fort courant d'opinion se dessina en ma faveur et j'obtins la fameuse pièce.

Je ne saurais que trop recommander mon système aux candidats des prix littéraires.